

Le dernier voyage

Une nouvelle de Ray Bradbury

Avertissement

Le texte original de cette nouvelle est paru dans le N° d'août 1951 de la revue Galaxy Science Fiction. La personne qui l'a versé dans le projet Gutenberg à cette adresse : <https://www.gutenberg.org/ebooks/51171> sous la licence Gutenberg project https://www.gutenberg.org/wiki/Gutenberg:The_Project_Gutenberg_License déclare qu'après de sérieuses recherches elle n'a trouvé aucune preuve que le copyright pour les USA ait été renouvelé.

Une traduction en français par Pierre-Paul Durastanti est parue dans la revue BIFROST N°72 d'octobre 2013 et elle est disponible aux éditions Béliat.

La traduction que je propose ici est entièrement différente.

– Goofy

Deux choses importantes : d'abord, elle était très vieille ; ensuite, M. Thirkell l'emmenait vers Dieu. Ne lui avait-il pas tapoté la main en lui disant : « Madame Bellows, nous allons partir dans l'espace avec ma fusée et nous allons Le trouver ensemble ».

C'est donc ainsi que les choses allaient se passer. Bien sûr, rien de comparable avec tous les autres groupes qu'avait pu fréquenter Mme Bellows. Dans sa ferveur enthousiaste pour éclairer le chemin sous ses pas chancelants, elle avait frotté des allumettes dans des sentiers obscurs et trouvé la voie des mystiques hindous dont les yeux pleins d'étoiles papillonnaient au-dessus de boules de cristal. Elle avait marché sur les pistes de la grande prairie avec des philosophes indiens ascétiques importés par les filles spirituelles de Madame Blavatsky. Elle avait fait des pèlerinages dans les jungles en stuc de la Californie pour dénicher le voyant astrologique dans son habitat naturel. Elle avait même consenti à signer une renonciation à ses droits sur l'une de ses maisons afin d'être admise dans l'ordre resplendissant d'un temple d'évangélistes stupéfiants qui lui avaient promis une fumée d'or, un feu de cristal, et la grande main douce de Dieu qui la porterait en Sa Maison.

Aucune de ces personnes n'avait jamais ébranlé la foi de Mme Bellows, même quand elle les avait vu partir dans un fourgon noir en pleine nuit toutes sirènes hurlantes, ou avait découvert leurs photos, sombres et bien peu romantiques, dans les journaux du matin. Le monde les avait malmenés et enfermés parce qu'ils en savaient trop, voilà tout.

Et voilà qu'il y a deux semaines à New York, elle avait découvert l'annonce de monsieur Thirkell :
VENEZ SUR MARS !

Venez passer une semaine dans la maison de repos de M. Thirkell.

Ensuite, en avant vers l'espace pour la plus grande aventure de votre vie !

Réclamez la brochure gratuite : « Plus près de Toi mon Dieu »

Tarifs de l'excursion. Prix réduit pour l'aller-retour.

« Aller-retour ? » s'était dit madame Bellows, « mais qui voudrait revenir après L'avoir vu ? »

Elle avait donc acheté un billet et s'était envolée vers Mars où elle avait passé sept jours délicieux dans la maison de repos de Thirkell, un bâtiment sur lequel brillait la bannière : LA FUSÉE DE THIRKELL POUR ALLER VERS LE CIEL ! Elle s'était baignée toute la semaine dans des eaux limpides et avait soulagé ses petits os fragiles. Maintenant elle s'agitait nerveusement, prête à embarquer dans la fusée privée de M. Thirkell qui la propulserait dans l'espace au-delà de Jupiter, Saturne et Pluton. On pourrait ainsi – qui pourrait en douter ? – se rapprocher au plus près de Notre Seigneur. C'était merveilleux. Ne pouvait-on pas sentir qu'Il était proche ? Sentir Son souffle, Son attention, Sa présence ?

« Me voici, se dit madame Bellows, un antique monte-charge rouillé, mais prêt à monter au dernier étage. Dieu n'a plus qu'à appuyer sur le bouton. »

Mais maintenant qu'elle en était au septième jour, tandis qu'elle grimpait à pas mesurés les marches vers la maison de repos, elle était assaillie par beaucoup de petits doutes.

« Pour commencer, cria-t-elle à la cantonade, tout n'est pas tout rose ici sur Mars, ce n'est pas le paradis promis. Ma chambre est une sorte de cellule, la piscine n'est vraiment pas à la hauteur et d'ailleurs, combien de veuves racornies comme des champignons ou des squelettes voudraient y nager ? Et finalement toute la maison de repos pue le chou bouilli et les tennis négligées ! »

Elle ouvrit la porte principale puis la claqua pour manifester un peu son irritation.

Elle fut stupéfaite par l'apparence des autres femmes de l'auditorium. C'était comme parcourir un labyrinthe de miroirs qui vous renvoyaient sans cesse votre image grotesque, les mêmes visages enfarinés, les mêmes pattes de poulet cernées de bracelets cliquetants. Chacune de ces images d'elle-même défila à son tour devant elle. Elle étendit la main, mais ce n'était pas un miroir, c'était une autre dame qui disait en agitant les doigts :

« Nous attendons M. Thirkell. Chut ! »

« Aaah » fit l'assistance.

Les rideaux de velours s'écartèrent.

M. Thirkell fit son apparition, l'air extraordinairement serein, fixant chacune de ses yeux d'Égyptien. Il y avait toutefois dans son apparence quelque chose qui laissait espérer qu'il allait appeler ses chiens tout frisés pour qu'ils gambadent entre ses jambes, bondissent dans ses bras en cerceau et se perchent sur son dos. Et ensuite, avec ses chiens et tout le reste il partirait vers les coulisses d'un pas de danse avec un sourire éclatant de clavier de piano.

Madame Bellows, qui avait toujours un recoin secret de la tête qu'elle devait sans cesse s'efforcer de maîtriser, s'attendait à entendre le son d'un gong chinois bon marché pour ponctuer l'entrée de M. Thirkell. Ses grands yeux sombres et liquides étaient si incroyables que les vieilles dames disaient en plaisantant qu'on voyait des nuées de moustiques autour, comme on en voit l'été autour des tonnes d'eau de pluie. Et Mme Bellows captait parfois l'odeur de naphthaline typique des théâtres comme un parfum d'orgue à vapeur sur son costume soigneusement repassé.

Mais usant de la même détermination forcenée avec laquelle elle avait surmonté d'autres déceptions dans sa vie chaotique, elle refoula toute méfiance et murmura : « Cette fois c'est la bonne. Cette fois, ça va marcher. On a bien une fusée, n'est-ce pas ? »

M. Thirkell s'inclina pour saluer. Son sourire soudain fut celui d'un masque de comédie. Les vieilles dames scrutèrent sa glotte et comprirent qu'il y avait du chaos là-dessous.

Avant qu'il ne commence à parler, Mme Bellows s'aperçut qu'il choisissait ses mots avec soin, les enduisant d'onction pour s'assurer qu'ils glisseraient doucement sur leurs rails. Le petit cœur de la vieille dame se serrait comme un poing qu'on ferme, et elle grinçait de ses dents de porcelaine.

« — Chères amies, commença M. Thirkell, et à cet instant on aurait pu entendre se glacer les cœurs de l'assistance entière.

« — Non ! s'écria Mme Bellows avant qu'il ne poursuive. Elle entendait déjà la mauvaise nouvelle fondre sur elle tandis qu'attachée sur les voies elle voyait foncer sur elle d'énormes roues noires avec un coup de sifflet désespéré.

« — Il y a un léger contretemps » déclara M. Thirkell.

L'instant d'après, M. Thirkell aurait pu hurler, du moins être tenté de le faire, « Mesdames, restez assises ! » d'une voix d'appariteur, car ces dames s'étaient levées et se jetaient sur lui, tremblantes d'indignation.

« — Un très léger retard ajouta-t-il, les mains brassant l'air d'un geste d'apaisement.

— Combien de temps ?

— Une semaine seulement.

— Une semaine !

— Oui. Vous pouvez séjourner dans notre maison de repos sept jours de plus, n'est-ce pas ? Qu'importe un petit délai, finalement ? Vous avez attendu une vie entière. Quelques jours de plus et c'est tout. »

À 20 dollars la journée, se dit Mme Bellows, glacée.

« — Quel est le problème ? demanda une des dames.

— Une difficulté juridique

— Mais on a une fusée, non ?

— Mais euh... oui.

— Moi ça fait un mois entier que j'attends, dit une vieille dame. Des retards, des retards, toujours des retards !

— C'est vrai ! confirma l'assistance entière

— Allons, allons, mesdames, murmura M. Thirkell en souriant sereinement.

— Nous voulons voir la fusée ! » Cette fois c'est Mme Bellows qui s'était lancée, le poing brandi comme un marteau miniature.

M. Thirkell fixait les vieilles dames, on aurait dit un missionnaire au milieu d'une tribu de cannibales albinos.

« Bon, maintenant... commença-t-il

— Oui maintenant, justement, s'écria Mme Bellows.

— J'ai bien peur que...

— Moi aussi, j'ai peur, répliqua-t-elle, et c'est pour ça que je veux voir le vaisseau !

— Non, non, pas maintenant Mme euh... Il claqua des doigts pour chercher son nom.

« Bellows ! » hurla-t-elle. Elle n'avait qu'un petit gabarit, mais maintenant toutes les pressions qui s'étaient accumulées durant de longues années s'échappaient en jets puissants des délicats orifices de son corps. Ses joues prirent feu. Avec un gémissement qui ressemblait à un coup de sifflet mélancolique d'usine, Mme Bellows se jeta sur lui pour s'accrocher à lui, presque avec les dents, comme un Spitz rendu fou par la chaleur de l'été. Elle était déterminée à ne jamais le lâcher jusqu'à ce qu'il meure, et les autres femmes la suivirent, bondissant et jappant comme une meute échappée à son maître, celui-là même qui les avait cajolées, elles qui à peine une heure avant se tortillaient et couinaient joyeusement devant lui. Maintenant elles le bousculaient, ruinaient son costume et menaçaient la sérénité égyptienne de son regard.

« Par ici ! » criait Mme Bellows, qui se sentait devenir une héroïne de roman. « Passez par derrière ! nous avons attendu trop longtemps de voir la fusée. Chaque jour il nous a baladées, chaque jour nous avons attendu, mais maintenant on va la voir ! »

« Non, non, mesdames ! » s'écria M. Thirkell, en s'écartant d'un bond.

Elles se ruèrent vers le fond de la scène et sortirent comme un flot furieux, emportèrent avec elles le pauvre homme vers un hangar et en sortirent pour entrer dans un gymnase abandonné.

« La voilà ! » dit quelqu'un. « C'est la fusée ».

Le silence se fit soudain si lourd qu'il semblait impossible à rompre.

C'était la fusée.

Mme Bellows la regarda et ses mains oublièrent de serrer le cou de M. Thirkell.

La fusée ressemblait à une marmite en cuivre qui aurait trop vécu. Elle était bosselée et balafmée, avec des tuyaux rouillés et des événements sales. Les hublots couverts d'une épaisse couche de poussière faisaient penser aux yeux d'un cochon aveugle.

Un soupir de détresse s'éleva de l'assistance.

« C'est ça la fusée que vous avez baptisée Gloire au Très-Haut ? s'exclama Mme Bellowes, ulcérée. M. Thirkell hocha la tête et regarda ses pieds.

« Et c'est pour ça que nous avons payé chacune mille dollars et que nous avons fait tout ce chemin vers Mars, avec ça que nous devons embarquer avec vous et partir à Sa rencontre ? » demanda Mme Bellowes. Mais bon sang, ça ne vaut pas un clou ! C'est juste une épave !

Une épave, murmuraient toutes les autres, de plus en plus hystériques.

— Ne le laissez pas filer !

M. Thirkell avait essayé de s'échapper, mais il était pris dans la nasse de toutes parts. Il se fit tout petit.

Tout le monde tournait en rond comme des souris folles. Après cinq bonnes minutes de confusion et de lamentations, les dames se calmèrent et vinrent toucher la Fusée, la Bouilloire cabossée, La Casserole rouillée des Enfants de Dieu.

« — Bon, fit Mme Bellowes. Elle grimpa sur l'accès branlant à la fusée et s'adressa à tout le monde. « On dirait qu'on nous a joué un bien mauvais tour, déclara-t-elle. Je n'ai plus assez d'argent pour un voyage retour vers la Terre et j'ai trop de fierté pour tirer la sonnette du gouvernement et leur dire qu'un homme aussi médiocre nous a volé nos économies d'une vie entière. Je ne sais pas comment vous prenez la chose, vous toutes, mais la raison pour laquelle nous sommes venues c'est notre âge : j'ai quatre-vingt-cinq ans, vous en avez quatre-vingt-neuf, vous c'est soixante-dix-huit, bref nous allons toutes vers la centaine mais il n'y a rien pour nous sur Terre, et selon toute apparence sur Mars non plus. Nous nous attendions toutes à ne pas respirer d'air plus longtemps ni à réaliser davantage de napperons au crochet, sinon nous ne serions jamais venues ici. Alors ce que je vous propose est simple – tentons notre chance.

Elle tendit la main pour toucher la carcasse rouillée de la fusée.

« Cette fusée est à nous. Nous avons payé pour notre voyage. Eh bien nous allons le faire, ce voyage ! »

On n'entendit plus que des froissements de vêtements et des piétinements tandis que les bouches restaient ouvertes de stupéfaction.

M. Thirkell se mit à pleurer. Il parvint à verser des larmes en abondance.

« Nous allons embarquer sur ce vaisseau, déclara Mme Bellowes en l'ignorant. Et ensuite nous allons décoller pour aller jusqu'à notre destination »

M. Thirkell interrompit ses pleurnichements suffisamment longtemps pour pouvoir dire : « Mais c'est un faux ! Je ne connais rien à l'espace. Il n'est sûrement pas là, de toutes façons. J'ai menti. Je ne sais pas du tout où Il est et je ne pourrais jamais Le trouver même si je le voulais. Vous êtes de pauvres folles de m'avoir pris au mot. »

« — C'est vrai, répondit Mme Bellowes, nous avons été stupides. Je suis bien d'accord. Mais ce n'est pas de notre faute, nous sommes des personnes âgées et c'était une idée géniale et merveilleuse, une des plus adorables idées au monde. Oh, nous n'étions pas folles au point de croire que nous nous rapprocherions de Lui physiquement. Ce n'était que le doux rêve de vieilles personnes, le genre de choses à quoi vous songez quelques minutes, même si vous savez que ce n'est pas pour de bon. Alors, toutes celles qui veulent partir, suivez-moi dans ce vaisseau.

— Mais vous ne pouvez pas partir, avertit M. Thirkell, vous n'avez pas de pilote et cette fusée est une ruine !

— C'est vous qui serez notre pilote, rétorqua Mme Bellowes.

Elle entra dans le vaisseau, et l'instant d'après, les autres vieilles dames se précipitaient à sa suite.

M. Thirkell, malgré de grands moulinets de ses bras pour se dégager, fut contraint de passer lui aussi par le sas, et la minute suivante la porte était fermée. M. Thirkell fut sanglé au poste de

navigation, tout le monde parlait en même temps et le maintenait sur son siège. Les casques spéciaux apparurent et vinrent entourer les têtes grises ou blanches pour fournir une réserve d'oxygène en cas de fuite dans la coque de la fusée. Enfin l'heure était venue : Mme Bellowes qui se tenait derrière M. Thirkell lui annonça : « Nous sommes prêtes, monsieur. »

Il ne répondit rien. Il l'implora de ses grands yeux humides et sombres, mais elle secoua la tête et lui montra le panneau de contrôle.

« Décollage » fit M. Thirkell sans enthousiasme, et il abaissa une manette.

Tout le monde s'écroula. La fusée s'arracha du sol martien dans un effort furieux, avec un vacarme dantesque, comme si une batterie de cuisine entière était secouée dans un ascenseur en folie, casseroles et poêles à frire en sarabande, une ébullition infernale à l'odeur de soufre et de caoutchouc brûlé, un éclat aveuglant de jaune incandescent et un sillage rouge feu. Toutes les vieilles dames chantaient en se cramponnant les unes aux autres, tandis que Mme Bellowes entamait son ascension dans ce vaisseau hoquetant et grinçant de tous ses organes.

« Ça ne peut pas durer, fit M. Thirkell avec tristesse. La fusée ne va pas tenir le coup, elle va ex... » Exact.

La fusée explosa.

Mme Bellowes se sentit grimper en flèche et propulsée comme une poupée jetée dans une lessiveuse. Elle entendit des hurlements déments et vit les trajectoires fulgurantes des corps incandescents mêlés de fragments de ferraille en fusion.

On entendit la voix déjà lointaine de M. Thirkell appeler au secours sur ondes courtes.

Le vaisseau spatial se désintégra en millions de particules et les vieilles dames, toutes les cent, furent projetées à la même vitesse que la fusée. Quant à M. Thirkell, dans sa trajectoire erratique, il avait été projeté en sens inverse. Mme Bellowes vit son corps hurlant sans fin s'éloigner d'elles.

« Et voilà M. Thirkell qui disparaît » se dit Mme Bellowes.

Elle savait où il allait. Il allait brûler et rôtir et se consumer pour de bon. M. Thirkell fonçait vers le Soleil.

« Maintenant nous y sommes » pensa Mme Bellowes. On y va tout droit et toujours plus vite.

Il était difficile de sentir le moindre mouvement, mais elle savait qu'elle fonçait à cent mille kilomètres à l'heure et qu'elle poursuivrait sa course ainsi pendant l'éternité, et puis...

Elle vit les autres dames autour d'elle sur leur propre trajectoire, avec quelques minutes d'oxygène dans leur casque, chacune scrutant l'espace pour savoir où filait leur corps.

Bien sûr, pensait Mme Bellowes. Au bout de l'espace, et encore plus loin, dans le noir cosmique comme celui d'une église infinie avec la lueur des étoiles pour figurer les cierges, et en dépit de tout, M. Thirkell, la fusée déglinguée et la trahison de nos espoirs, nous allons tout droit vers le Seigneur.

À ce moment, oui, à ce moment précis où elle tombait sans fin dans le vide, elle put discerner une forme qui venait vers elle, la forme de Sa main dorée, qui l'enveloppa avec une infinie douceur pour la reconforter comme si elle était un moineau effrayé...

« Je m'appelle Amelia Bellowes, souffla-t-elle, de son ton le plus aimable. Je viens de la planète Terre. »